

Thomas Lavachery, écrivain belge

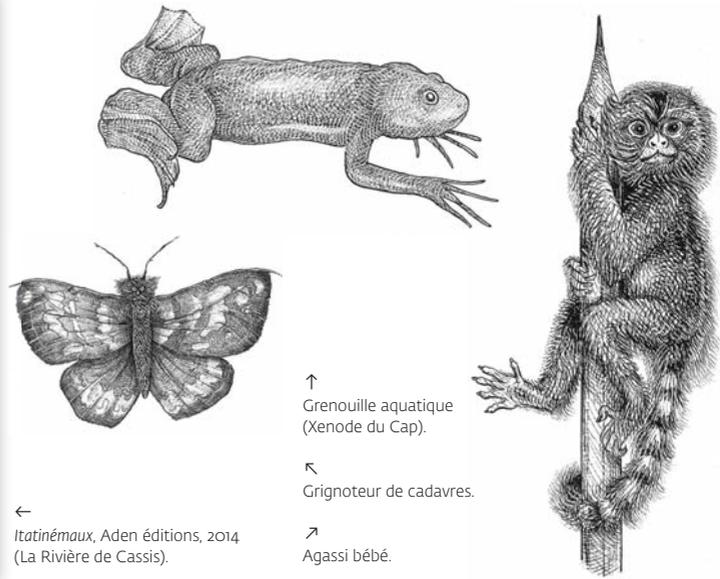
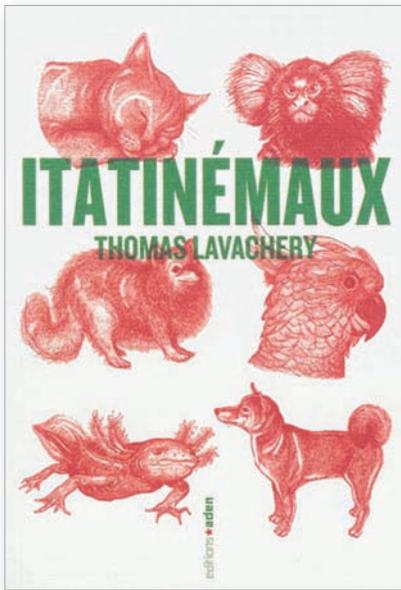
Pour ceux qui ne le sauraient pas, Thomas Lavachery est Belge, ce que ne laisse en rien supposer son œuvre majeure, *Bjorn le Morphir*, publiée de surcroît par un éditeur français, L'École des loisirs. Nous l'avons interviewé à l'occasion de son exposition au Wolf de Bruxelles. Il nous a parlé d'écriture, de dessin, de la Belgique et de la France...



↑
ill. Thomas Lavachery.

La plupart de nos lecteurs te connaissent grâce à *Bjorn le Morphir*, dont sept volumes sont sortis à ce jour et dont nous suivons l'adaptation en bande dessinée par Thomas Gilbert. Mais cette exposition fait aussi une large place à ton travail de dessinateur.

Au départ, *Bjorn* est une histoire que j'ai racontée à mon fils. Elle est ensuite devenue un roman, le premier d'une suite. Et plus tard encore, une bande dessinée. Mais ce travail d'écriture s'est toujours accompagné de dessins que je fais pour mon plaisir, comme cette carte des enfers. Quand j'étais adolescent, j'ai commencé par la bande dessinée mais sans faire d'école, en allant chez des dessinateurs. J'ai rencontré Morris, Peyo... C'était la fin de la grande époque de la BD Belge. Deux heures avec Morris, quand on a 15 ou 16 ans, c'est quelque chose ! J'ai rencontré aussi des dessinateurs moins connus, plus disponibles, charmants, qui m'ont donné des conseils précieux... Je ne sais pas si ça se passe encore comme ça aujourd'hui. Il y a eu surtout un Français, Albert Blesteau. Il avait une série animalière dans *Spirou* et a dessiné un *Benoît Brisefer*. J'allais le voir tous les 15 jours avec mes dessins, et c'est comme ça que j'ai appris. Sachant quand même que tout le monde dessinait dans ma famille... Mon apprentissage technique



←
Itatinémaux, Aden éditions, 2014
(La Rivière de Cassis).

↑
Grenouille aquatique
(Xenode du Cap).
↖
Grignoteur de cadavres.
↗
Agassi bébé.

s'est donc fait principalement avec ces dessinateurs de BD. Ce qui m'a d'ailleurs donné tout un tas de tics de dessins dont j'ai dû me défaire par la suite. Mais pour la vie, la souplesse, le soin apporté aux attitudes et aux expressions... la BD est quand même une sacrée bonne école. J'ai publié quelques planches dans *Le Journal de Tintin*, et j'ai dessiné l'adaptation en BD de *Téléchat*, la série d'animation créée par Topor... Ensuite j'ai étudié l'Histoire de l'art pour voir d'autres choses, me cultiver. La figure de mon grand-père, grand amateur des arts premiers, est évidemment très importante dans ce parcours, même si je ne l'ai pas beaucoup connu¹.

L'écriture est venue après. Sans doute parce que je suis venu tard à la lecture. J'ai fait un rejet des livres imposés par l'école et j'ai attendu 17, 18 ans pour me lancer comme un fou dans la lecture de romans. J'ai tout découvert en même temps, et mes livres fondateurs ne sont pas des lectures enfantines : il y a Dumas, bien sûr, Stevenson, l'extraordinaire *Moonfleet* de John Meade Falkner... De l'aventure surtout, mais pas seulement. *Le Quatuor d'Alexandrie* de Lawrence Durrell ou *Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry m'ont également marqués à cette époque.

Lorsque j'ai abordé l'écriture, c'était du côté du scénario, car j'ai travaillé pour une maison de pro-

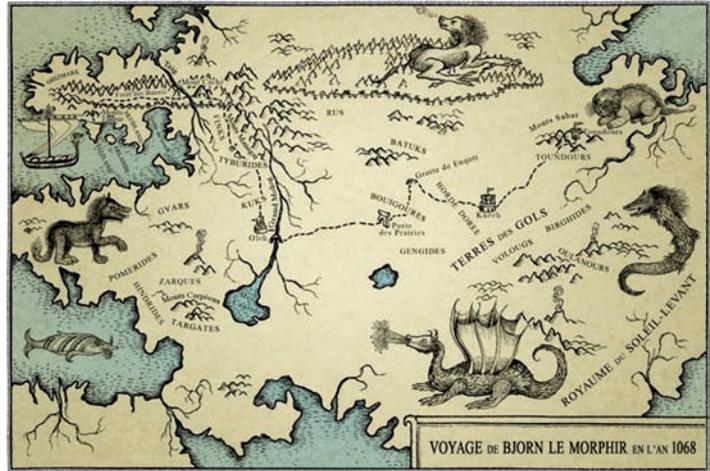
duction en tant que lecteur, *script doctor* et auteur de documentaires. Mais j'ai vite senti que j'étais fait pour le roman d'aventures. Quant à la littérature jeunesse, elle est venue par et pour mon fils, qui a 20 ans aujourd'hui. Je lui inventais des histoires quand il était enfant, et celle de Bjorn était sa préférée. Naturellement, c'est par là que j'ai commencé. Ça m'a beaucoup plu, j'étais heureux de faire ça. Mon premier manuscrit fini, je l'ai envoyé à sept ou huit éditeurs, tous français.

Pourquoi?

Si j'avais fait de la BD, j'aurais cherché un éditeur en Belgique. Mais pour le roman jeunesse, mon idée étant de vivre de ce métier, il me fallait un éditeur avec une vraie aura et une certaine puissance commerciale, ce que nous n'avons pas vraiment en Belgique.

Quand on est romancier et que l'on veut percer, est-ce donc le seul choix possible?

En 2014, j'ai publié *Itatinémaux* chez Aden, un éditeur bruxellois que j'adore. Ce livre est dédié aux animaux qui ont accompagnés mon enfance (ouistitis, chèvres, furets... nous avons tout ça à la maison!). Il est exactement comme je l'ai voulu et je suis heureux de l'avoir fait, mais il a été vendu à 300 exemplaires. S'il faut que je vive de ce métier,



←
Arrivée du père de Bjorn.

↑
Carte en couleurs du voyage de Bjorn.

ce n'est pas possible. Être publié par L'École des loisirs, ce n'est pas rien. Le prestige de la maison fait que les livres sont tout de suite regardés avec attention, et que leurs chances sont meilleures. *Bjorn* est classé dans le genre fantasy, assez peu prisé des enseignants en général. Or le livre est entré dans les écoles ; il est lu, étudié et je fais énormément de rencontres scolaires. Je crois pouvoir dire que cette réception est en grande partie due à la réputation de mon éditeur.

Vu de France, nous avons l'impression, au contraire des illustrateurs, qu'il y a peu d'auteurs en Belgique.

C'est un constat évident, mais je ne sais pas bien expliquer cette différence. Une chose est sûre : grâce à la BD, le dessin a été très valorisé en Belgique. Dans les années d'après-guerre, il y a eu un moment de cristallisation extraordinaire, comme ça arrive parfois dans l'Histoire de l'art, autour de quelques créateurs, une dizaine de types géniaux, plus une vingtaine d'autres qui n'étaient pas loin de l'être. Tout ça dans un tout petit pays ! Ces dessinateurs, francophones et néerlandophones, travaillaient dans les deux journaux concurrents : *Tintin* et *Spirou*. Cette circonstance historique explique-t-elle le grand nombre de nos illustrateurs d'albums jeunesse aujourd'hui ? Ce n'est qu'une hypothèse... Nous avons tout de même

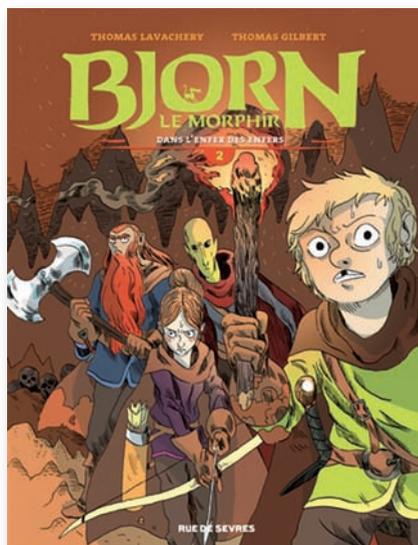
quelques bons romanciers et poètes jeunesse en Belgique. Thierry Robberecht, Patrick Delperdange, Xavier Deutsch, Carl Norac, Eva Kavian... Que ceux que j'oublie de citer me pardonnent !

As-tu des livres traduits en néerlandais ?

Que dalle ! Mais j'espère que ça se fera un jour. Le marché néerlandais est relativement petit et les traductions se font plus souvent dans l'autre sens, le français étant attaché à un public plus vaste. Par ailleurs, je crois savoir que le Fond flamand des Lettres aide activement les traductions vers le français.

Étant publié par un éditeur français, cela signifie que tu te plies aux règles qui régissent l'édition française ? Les invitations dans les écoles...

Je rencontre des classes en Belgique, en France et dans bien d'autres pays. Ici, depuis 7, 8 ans, la Promotion des Lettres, service de la Fédération Wallonie-Bruxelles, propose à toutes les écoles francophones de financer 10 heures de rencontres d'auteurs par an. Au début, cela ne concernait que les romanciers mais, depuis cette année, le dispositif s'est ouvert aux auteurs d'albums. C'est très démocratique, et ça se passe presque toujours bien car la démarche n'est jamais passive : c'est l'enseignant qui prend l'initiative, appelle le ministère et entre en contact avec l'auteur.



L'adaptation en BD
Thomas Lavachery, ill. Thomas
Gilbert: *Bjorn le Morphir. Vol.2. Dans
l'enfer des enfers. Rue de Sèvres, 2015.*



Deux albums parus à L'École des loisirs.
Jojo de la jungle, 2010, et Padouk s'en va,
2015, ill. Thomas Lavachery, mises en
couleurs de Denis Roussel.

Puisque tu circules aussi en France, quelle différence vois-tu entre nos deux pays ?

Ce qui est marquant, c'est l'importance que l'on donne à la culture en France. Le nombre de salons est incroyable. Vous devez être le premier pays au monde dans ce domaine ! Le dynamisme et la valorisation de la culture sont admirables, vraiment. Pourvu que ça dure.

En France nous nous posons beaucoup de questions sur la reconnaissance de la littérature pour la jeunesse. Ces questions se posent-elles de la même façon en Belgique ?

Une certaine condescendance demeure vis-à-vis de la littérature de jeunesse, j'en ai parfois fait l'expérience. Cela dit, la presse nationale belge traite mieux ce domaine que la presse française. Vous n'avez pas l'équivalent de Laurence Bertels, critique à *La Libre Belgique*, ou de Lucie Cauwe, ancienne critique au *Soir*. La BD, elle, a bien mieux réussi sa valorisation, autant en France qu'en Belgique, sans doute parce que les intellectuels se sont emparés du sujet. Il y a même, parmi les auteurs, des gens capables de produire un discours de type universitaire, des exégètes passionnants. Benoît Peeters est sans doute le meilleur exemple de ces auteurs-analystes. Le prix très élevé, voire faramineux², de certaines planches ajoute à cette valorisation du 9^{ème} art. Quoi qu'il en soit, la littérature jeunesse est encore souvent prise pour

une sous-littérature. Mais les choses bougent, les mentalités évoluent. Des spécialistes comme Michel Defourny, des chercheurs comme Daniel Delbrassine³ contribuent à faire évoluer le regard.

À mi-chemin entre université et écriture, justement, tu donnes des cours à l'université de Lille III...

Je donne en effet des cours d'écriture narrative, c'est un domaine qui commence à peine à exister tant en Belgique francophone qu'en France. En Flandre c'est un peu différent, je crois. Les Flamands sont plus pragmatiques, plus Anglo-saxons et c'est très certainement moins tabou. Chez les Francophones, des deux côtés de la frontière, on craint beaucoup le formatage. Mais c'est un argument qui ne tient pas vraiment quand on voit la diversité de l'écriture américaine, où cette pratique universitaire est installée depuis longtemps. John Irving et Phillip Roth ont suivi des cours de *creative writing*, si je ne m'abuse... Mon enseignement ressemble plus à un atelier, avec des exercices d'écriture et des critiques de travaux, qu'à un cours systématique. Je ne donne pas de recettes, même si j'en connais certaines. En matière de dramaturgie, mon auteur de référence est Yves Lavandier : je me reporte très souvent à son livre⁴, mais en gardant toute ma liberté vis-à-vis de ses préceptes. Connaître ne veut pas dire suivre à la lettre. Je ne travaille pas avec des plans très précis,

je suis assez improvisateur. Mon synopsis fait trois ou quatre pages quand je me lance. Si je déraille, cet auteur m'aide parfois à retrouver mon chemin.

Grâce à l'adaptation de *Bjorn le Morphir*, te revoilà du côté de la BD. Retour aux sources ?

Je ne fais pas grand-chose ! Je travaille avec Thomas Gilbert, un dessinateur que j'adore. C'est un Français qui a fait ses études à Saint-Luc Bruxelles et qui est revenu s'installer ici. C'est lui qui réalise le premier découpage ; j'interviens ensuite, plus comme un *script doctor* respectueux que comme gardien de l'œuvre originale. Très sincèrement, Thomas fait 80% du travail.

Et pour 2016, quels sont tes projets ?

Le dernier *Bjorn* ! Je travaille aussi sur l'édition de poche du premier tome de ma saga, ce qui m'amène à relire sauvagement le texte, entre autres dans le souci d'unifier mon écriture. J'ai bien évolué depuis mes débuts...

J'ai aussi commencé à écrire des textes pour la collection Mouche, destinée aux 7-9 ans, avec le personnage de Tor, et j'aimerais poursuivre dans cette veine. C'est Maurice Lomré⁵ qui m'a encouragé à travailler pour les plus jeunes, mais j'avais du mal à trouver le ton. Avec *Tor et les gnomes*, je suis parvenu à écrire pour les plus jeunes tout en restant moi-même. Je peux en outre faire des illustrations, ce qui est un immense plaisir pour moi. L'illustration de roman me passionne depuis toujours, car il faut trouver un langage graphique qui n'entre pas en concurrence avec les images que se fabriquent les lecteurs. On est plus dans le domaine de l'évocation. Tardi illustrant Céline, par exemple, tout grand dessinateur qu'il est, c'était décevant... Les dessinateurs de bande dessinée ou d'albums jeunesse « racontent » trop quand ils s'essaient à l'illustration de texte. En retournant voir mes vieux Jules Verne, j'ai constaté à quel point les gravures de Ferat, Benett, Roux et consort entraînent en concordance avec mes images mentales. C'est de leur exemple que je m'inspire dans mes livres. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet, le 14 novembre 2015

Pour en savoir plus :

<http://thomaslavachery.skynetblogs.be>

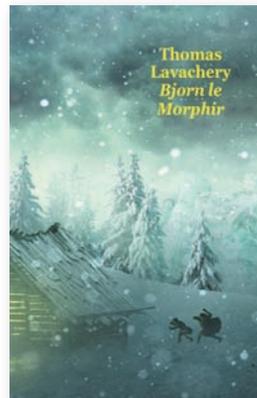
1. Henri Lavachery (1885-1972) était archéologue et conservateur de musée. Il est connu pour avoir mené une expédition scientifique à l'île de Pâques (1934-1935) et avoir initié l'étude des arts premiers en Belgique. Thomas Lavachery (né en 1966) a consacré un film documentaire à son grand-père : *L'Homme de Pâques* (2002).

2. « Hergé plus cher que Paul Klee » a titré Le grand quotidien belge *Le Soir* à l'occasion de la vente d'une planche de Hergé à un prix record (1.6 millions d'euros) le 24 octobre 2015.

3. Daniel Delbrassine est un chercheur de l'Université de Liège dont la spécialité est l'étude du roman Jeunesse. Notre numéro 288 publiera son prochain article, consacré au roman en points de vue alternés.

4. Yves Lavandier, *La Dramaturgie*, éditions Le Clown et l'enfant, 1994 (dernière mise à jour en 2014). Yves Lavandier est un auteur français formé aux États-Unis (Université de Colombia).

5. Maurice Lomré est responsable de la promotion de L'École des loisirs Belgique et traducteur du néerlandais vers le français et l'inverse, ce qui est rare. « Un type extraordinaire, et le meilleur lecteur que je connais », dit de lui Thomas Lavachery, qui lui a dédié son très personnel *Itatinémaux*.



Retrouvez la bibliographie complète de Thomas Lavachery sur notre site <http://lajoieparleslivres.bnf.fr>



Bjorn le Morphir. L'École des loisirs (Médium).
Édition de poche illustrée. Parution janvier 2016.



Le Farfajoll, gnome des eaux, ill. Thomas Lavachery, in :
Tor et les gnomes, L'École des loisirs, 2015 (Mouche).

